

pour vous conserver les preuves de votre naissance et des droits à la protection de celui qui vous avais mis au monde.

—Et comment mourut mon père ? demanda Armand avec une profonde ironie, sur quelque échafaud ou à quelque gibet de grand chemin ?

—Votre père mourut en duel, tué par un mari dont il avait séduit la femme. Mon père s'y montra insensible ; mais ma mère n'a pas passé un jour sans le pleurer et sans prier pour lui. C'était une sainte, Armand !

—Comme vous, ma...

Il se leva vivement et s'enfonça sous les arbres.

Lorsqu'il revint, son visage était bouleversé. Il tendit les deux mains à Andrea, à sa femme, qui l'attirèrent vers eux pour l'embrasser. Il recula doucement.

—Pas encore, murmura-t-il, pas encore, je ne puis ! Ah ! le crime est dans notre sang je ne m'étonne plus ! Et Aurore, la pauvre Aurore ! ayez-en bien soin, ma sœur !

Ce mot sembla lui arracher l'âme.

—Vous aurez ce soir les papiers nécessaires pour continuer votre route, pour vous rendre où il vous plaira d'aller. Vous me laisserez cette cassette, Amaranthe, c'est tout ce que je réclame. J'aurai besoin de l'ouvrir souvent pour croire à ce qu'elle renferme.

Il resta encore quelques minutes avec eux, puis il les pria de l'excuser, et, ordonnant qu'on lui armât une barque, il se rendit sur le lac.

Ils le revirent le soir, bien peu de temps avant de se séparer : il les regarda en silence.

—Monsieur le comte, elle est heureuse, n'est-ce pas ? vous l'aimez ?

—Demandez-le-lui, répliqua le comte.

Il soupira profondément et sortit.

Le lendemain, il ne parut pas : il était sorti de grand matin, leur dit-on.

Vers midi, un sous-officier remit au comte un grand paquet cacheté ; c'étaient ses passeports, auxquels étaient joints ces quelques mots :

« Vous ne me reverrez plus. Je ne puis rester dans le monde, où mes mauvaises passions m'entraîneraient, comme mon père, à quelque infamie dont vous auriez à rougir. Et puis, je ne guérirai jamais de ma folie. Soyez heureux, et oubliez-moi tous ; à dater d'aujourd'hui, je n'existe plus pour personne. »

En effet, malgré des recherches minutieuses, il fut impossible de découvrir ce qu'il était devenu. Il envoya sa démission au général en chef et il partit.

On le crut dans quelque Trappe ou dans les déserts de l'Amérique.

La comtesse en conserva, comme sa mère, une mélancolie inconsolable.

La pauvre Aurore resta folle, et sa sœur ne la quitta plus. Elle ne vit jamais dans Armand que le fiancé de son cœur, et ses regrets étaient déchirants. La comtesse la soignait jour et nuit.

Lorsque Andrea suppliait sa femme de prendre quelque repos :

—Non, disait-elle, mon ami, nous expions pour ma mère, et son âme en sera purifiée. Dieu m'a envoyé cette tâche, je n'y failirai pas !

Balbiano a presque toujours été inhabité depuis cet événement, sauf à courts intervalles, et la fatalité semble peser sur ses murs témoins de tant de douleurs et de larmes.

FIN

COUP DOUBLE

Il y a quelques années, le fait suivant, très authentique, a été raconté par le Dr Murray à l'assemblée anniversaire de la Société des Traités religieux de Londres.

Un pieux missionnaire, dont la santé avait été fort compromise par le climat brûlant de l'Inde, alla chercher une région plus tempérée dans les vallées de l'Himalaya.

Là il rencontra, dans le même hôtel, deux étrangers dont l'un était médecin et l'autre officier.

Chaque jour il les retrouvait à table d'hôte, et il remarqua que souvent leur conversation était loin d'être édifiante.

Le missionnaire eut un jour l'idée de laisser un traité religieux sur la table commune.

Dans le courant de l'après-midi le médecin prit la petite brochure, la lut et l'emporta pour la relire.

Quelque temps après, il s'approcha du missionnaire et lui dit :

« Vous avez laissé là, sur la table, un livre étonnant ; je n'ai pu trouver un moment de paix depuis que je l'ai lu ! »

Alors, humilié, il demanda au missionnaire ce qu'il avait à faire pour être sauvé de ses péchés et trouver la paix de son âme.

Le missionnaire lui parla de l'AGNEAU DE DIEU QUI OTE LE PÉCHÉ DU MONDE.

Le médecin parut goûter cette parole de réconciliation, mais il pria le missionnaire de ne rien dire de cet entretien à l'officier, « car, ajoutait-il, il romprait avec moi ; il ne m'adresserait plus la parole. »

Le même traité fut replacé sur la table, et ce fut au tour de l'officier de s'emparer de ce livre et de le relire.

Lui aussi, après cette lecture, vint auprès du missionnaire pour lui adresser, dans l'angoisse de son âme, la question suprême :

« Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

Et ayant reçu du missionnaire la même réponse, puisqu'il n'y a pas deux manières d'être sauvé, l'officier supplia de même le missionnaire de n'en rien dire au médecin, « car, ajoutait-il, nous nous sommes moquer ensemble des choses de Dieu. »

Le missionnaire avait l'habitude d'avoir, dans la soirée, chez lui, une réunion religieuse.

Les deux incroyables, travaillés dans leur conscience, s'y rendirent, chacun de son côté.

Leur étonnement fut grande de s'y rencontrer, mais au fond ils se sentirent bien heureux de humilier ensemble devant le Seigneur, en qui ils crurent désormais et dont ils devinrent les serviteurs.

HISTOIRE D'UN CAPUCIN

Un capucin était allé vaquer au dehors pour les besoins de son couvent : il marchait d'un pas pressé, l'air humble et doux, l'œil fixe et dénotant que le recueillement intérieur lui était habituel.

Deux jeunes étourdis le rencontrèrent. Quelle bonne aubaine ! Un capucin !

—Vous êtes capucin ? lui dit l'un d'eux.

Le bon capucin vit tout de suite à qui avait affaire, et prenant le ton nazillard d'un béat : — Ou...i, Messieurs ! répondit-il.